

NUANCES

41

INTERVIEW

Edgar Philippin

DOSSIER

Management

Martin Engstroem

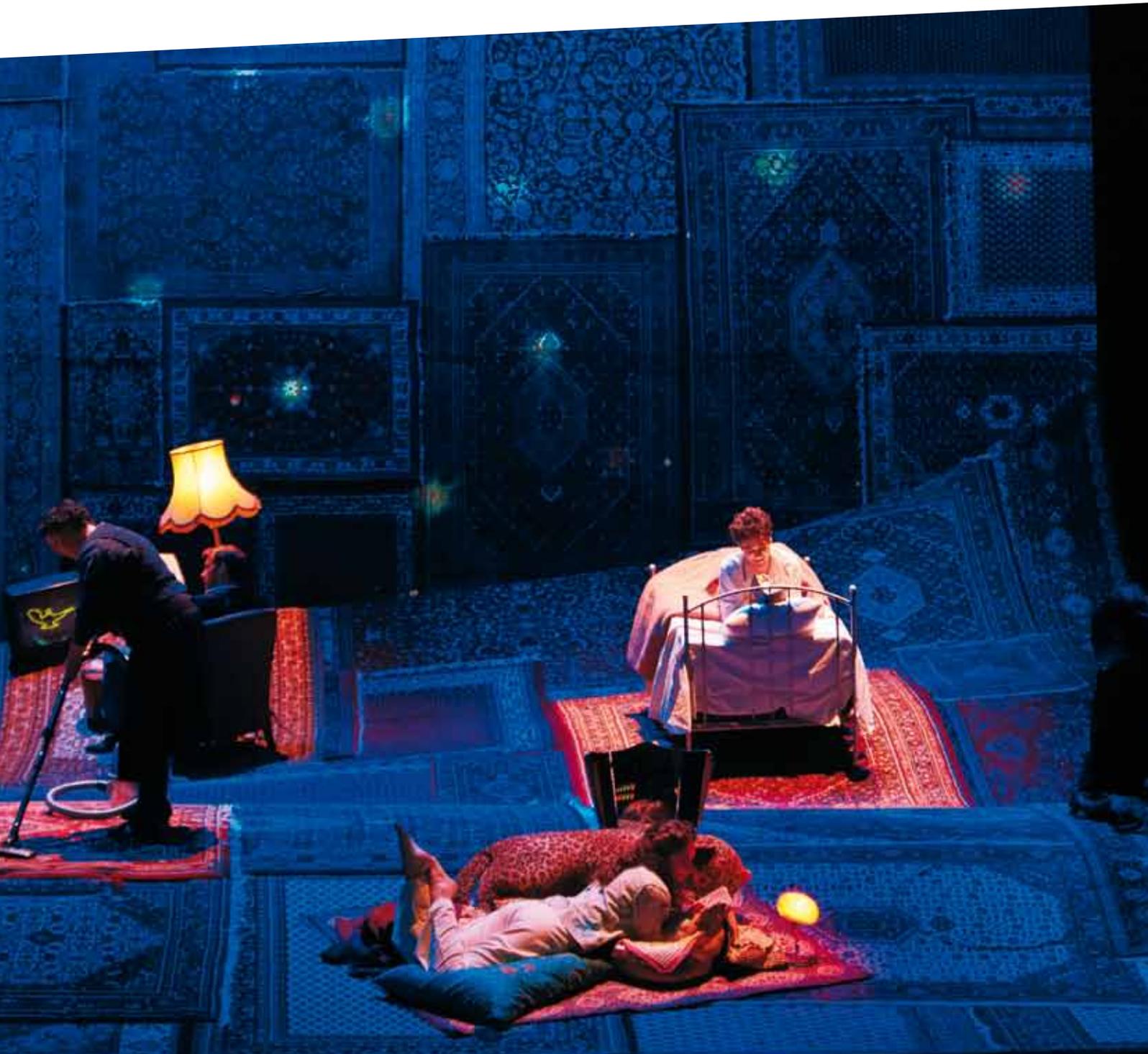
Tobias Richter

Steve Roger

Bernard Richter

David Kadouch

Olivier Cavé



IMPRESSUM

RESPONSABLE DE PUBLICATION

Fondation du Conservatoire de Lausanne
Rue de la Grotte 2
CP 5700, 1002 Lausanne
T 021 321 35 35
F 021 321 35 36
info@hemu-cl.ch
www.hemu-cl.ch

RÉDACTION ET COORDINATION

Antonin Scherrer – Colophane Edition & Communication
Ch. de Florissant 13
Chalet La Folia, 1660 Château-d'Œx
T/F 026 924 33 45 – M 079 296 37 52
info@colophane.ch

GRAPHISME, RÉALISATION

moser design sa
Rue du Simplon 3d
1006 Lausanne
T 021 614 06 66
F 021 614 06 60
info@moserdesign.ch
www.moserdesign.ch

IMPRESSION

Polygravia Arts Graphiques SA
Route de Pra de Plan 18
1618 Châtel-St-Denis
T 021 948 22 40
F 021 948 22 49
www.polygravia.net

ABONNEMENT À «NUANCES»

Si vous souhaitez recevoir «Nuances» chez vous, faites-le nous savoir en nous indiquant vos coordonnées à l'adresse suivante : Haute Ecole de Musique et Conservatoire de Lausanne, Abonnement Nuances, rue de la Grotte 2, CP 5700, 1002 Lausanne. info@hemu-cl.ch L'abonnement est gratuit.

COUVERTURE

«Aladin» à l'Opéra de Lausanne
© Marc Vanappelghem

PARUTION «NUANCES 41»

Mars 2013

SOMMAIRE

DOSSIER

04 Début de saison

- 06 Martin Engstroem :
«Apprendre à être communicatif.»
- 08 Tobias Richter :
«Etre très réaliste sur ses possibilités.»
- 10 Bernard Richter :
«Les auditions qui n'ont pas marché ?
Celles où j'ai le mieux chanté»
- 12 David Kadouch :
«Maintenir un maximum de répertoire»
- 14 Steve Roger :
«Ne pas négliger les métiers paramusicaux»
- 16 Olivier Cavé :
«Le public de demain sera plus intellectuel et plus pointu»

ACTUALITÉ

- 18 1913 – 2013
- 20 «Aladin» à l'Opéra de Lausanne
- 22 Schönberg +
- 24 OCL – HEMU : mariage russe

CONSERVATOIRE DE LAUSANNE

- 26 L'Orchestre Piccolo fête ses 20 ans
- 28 Fibrillation

INTERVIEW

- 30 Edgar Philippin

ÉDITORIAL

MANAGEMENT

Ô le terme barbare, anglais de surcroît ! Dites « management » et ce sont tous les excès de notre société capitaliste qui déboulent dans l'esprit : standardisation, rigidité, cupidité... Comment dès lors ce terme pourrait-il faire bon ménage avec un environnement artistique comme celui de l'HEMU, temple de la beauté sonore et des mille et une émotions qui vont avec ?

J'ai l'audace – à moins qu'il ne s'agisse de naïveté, voire de crasse aveuglement ? – de croire que le management, c'est-à-dire l'art de la (bonne) gestion, n'est pas un acte, une discipline incompatible avec une activité et plus encore une carrière artistique. Surtout à une époque où la formation musicale a quitté les sphères vaporeuses de l'académisme pour s'arrimer au grand train tertiaire des hautes écoles spécialisées, distillant – faut-il le rappeler ? – un enseignement en lien direct avec le « marché » professionnel : une évolution à considérer froidement et qu'il n'est pas lieu ici de remettre en cause. Depuis quand la connaissance plus intime des mécanismes et des forces qui régissent le monde des concerts, du subventionnement culturel, des concours d'orchestre ou encore de la gestion des droits d'auteur, serait-elle dommageable à un musicien dans la pratique de son art ? On ne demande à personne d'embrasser sans distinction l'entier des valeurs qui sous-tendent cet univers polymorphe, simplement d'en avoir une connaissance aussi précise que possible pour éviter écueils et désillusions douloureuses.

C'est ce que je tente modestement de transmettre aux étudiants en master de l'HEMU depuis septembre 2008, à raison de quatre modules de deux heures par année. Un cours de « management de carrière » destiné à ouvrir quelques portes utiles sur le monde réel de la musique – rédaction d'un CV et d'une lettre de motivation, élaboration d'un dossier de subventionnement, connaissance des droits et des devoirs d'un travailleur indépendant... – sans la prétention d'offrir des recettes toutes faites : quelques compléments à l'enseignement central des professeurs d'instrument, avec à la clé la rencontre d'acteurs en prise direct avec le monde du travail qui va tout prochainement être celui des étudiants de l'HEMU.

La démarche est la même dans le cadre des « Masters sur les ondes » mis sur pied chaque année en février en collaboration avec Espace 2, la chaîne culturelle de la Radio Télévision Suisse (lire en page 5) : au-delà du partenariat extrêmement profitable tant sur le plan du contenu que de l'image pour les deux institutions, cette semaine d'émissions en direct constitue l'opportunité pour une dizaine d'étudiants triés sur le volet de faire l'expérience non seulement des micros mais également de l'exercice délicat de l'interview, de surcroît *avant* de jouer. Un contact avec le monde médiatique qui ne peut être que profitable pour ces musiciens en herbe : les implications dépassent en effet la seule prestation artistique pour toucher à la manière même d'être à la scène de chaque interprète, à cet acte de médiation entre la musique et le public que sous-tend tout concert.

Bonne lecture et bien à vous,

Antonin Scherrer
Rédacteur en chef



JONAS PULVER

DOSSIER MANAGEMENT

Nous avons évoqué voici cinq ans dans ces mêmes pages (Nuances n° 26 | juin 2008) la question délicate – presque tabou – de l'argent et de la culture, interrogeant différents bailleurs de fonds publics et privés pour comprendre les règles qui régissent leurs politiques de subventionnement. Dans la même optique de service aux étudiants et à tous ceux – professeurs, anciens étudiants, mélomanes... – qui *font* la scène musicale d'aujourd'hui et de demain, nous sommes allés tendre notre micro à quelques personnalités à l'expérience jugée représentative, actives d'un côté comme de l'autre du rideau. En leur demandant de témoigner de leur quotidien dans ce qu'il a d'« exemplaire », c'est-à-dire d'intéressant pour des hommes et des femmes qui s'appêtent à se jeter à leur tour dans l'arène et souhaitent en éviter les principaux « pièges », calibrer leurs attentes par rapport à une réalité concrète, éprouvée, et non rêvée. Ils sont artistes, agents ou entrepreneurs culturels, ils sont dans le circuit depuis longtemps ou viennent de s'y plonger : ils ont accepté avec beaucoup de gentillesse l'invitation de Jonas Pulver – qui lui-même après des études de piano à l'HEMU a décidé de passer de l'autre côté du miroir en intégrant la rédaction culturelle du quotidien *Le Temps* – ouvrant la porte de leurs souvenirs, distillant avec une modestie qui les honore mises en garde et conseils. Puissent ces pages éviter à ceux qui embrassent la carrière de musicien certains écueils et s'éloigner de quelques idées reçues. En toute... subjectivité !

Pour la cinquième année consécutive, dix étudiants de l'HEMU triés sur le volet ont pu faire l'expérience du concert et de l'interview en direct sous les micros d'Espace 2, la chaîne culturelle de la Radio Télévision Suisse. Ces *Masters sur les ondes* ont eu lieu comme l'an passé en public à la Salle Utopia 1 de la Grotte 2 à Lausanne, du 18 au 22 février 2013.

MARTIN ENGSTROEM : « APPRENDRE À ÊTRE COMMUNICATIF. »

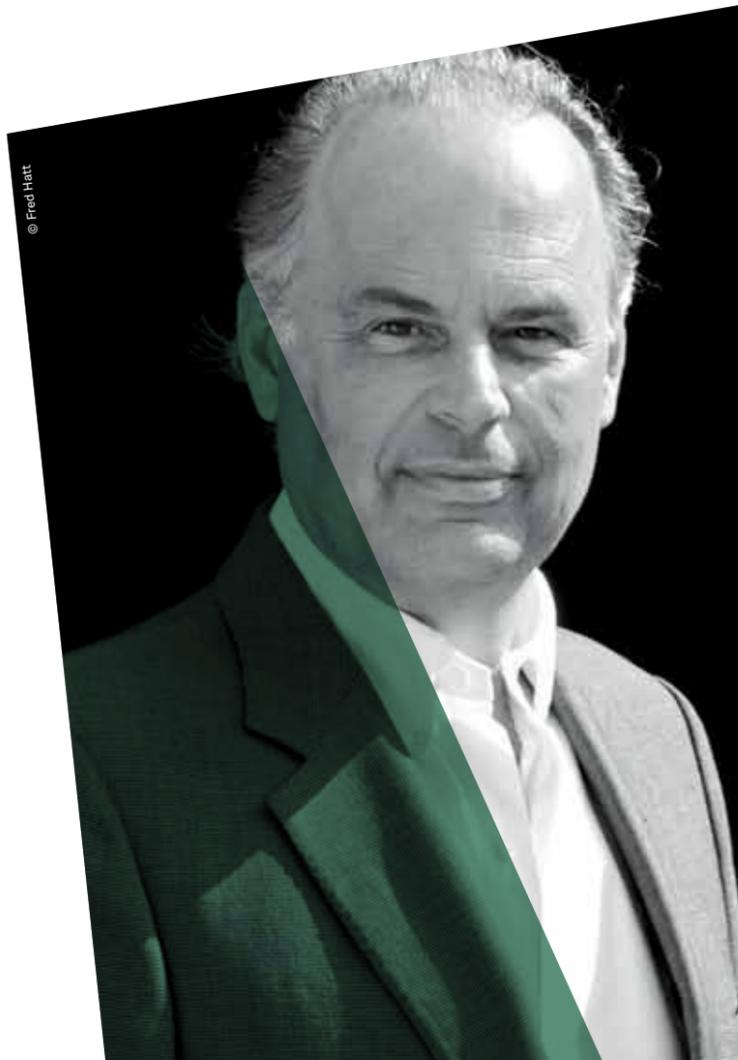
Directeur et fondateur du Verbier Festival, Martin Engstroem livre quelques-uns des critères de sélection qui ont fait de lui l'un des organisateurs les plus influents du milieu.

En juillet 2013, le Verbier Festival célébrera ses vingt ans d'existence, de croissance et de succès. Pari gagné pour son fondateur et directeur, Martin Engstroem, qui a collaboré avec les grandes maisons de disque et travaillé comme agent au plus haut niveau avant de se lancer dans l'aventure en 1993.

Faut-il encore le préciser ? Les jeunes musiciens font partie de l'ADN d'un festival dont le budget annuel s'élève à 8 millions de francs. Martin Engstroem et son équipe se sont fait une spécialité de repérer quelques-uns des solistes les plus prometteurs du moment, tout en sélectionnant des artistes encore en formation pour garnir l'orchestre et la *master-class* associés à la plateforme valaisanne.

Rapidité dans le partage d'information, importance de l'image, une certaine agressivité ambiante : voilà les changements sociaux qui, selon Martin Engstroem, touchent également le domaine de la musique classique. « Durant les études, les jeunes sont généralement très protégés. Ils ont un logement, parfois une bourse. Le début de carrière est très différent. Il faut avoir appris à défendre ce que l'on a à proposer. »

Du talent et une technique sans faille demeurent indispensables à toute velléité scénique, mais cela ne suffit plus. « Il y a quelques dizaines d'années, un don exceptionnel suffisait à se faire connaître. Aujourd'hui, il n'y a plus de distinction entre l'est et l'ouest, le nord et le sud. Tout est sur YouTube. Si jouer n'est pas une question de vie ou de mort, il vaut mieux faire autre chose. »



© Fred Hatt

CHARISME ET ÉNERGIE

Mais alors, qu'est-ce qui fait la différence ? « Quand j'étais jeune, je ne me rendais pas vraiment compte à quel point un artiste se doit d'être un communicateur. Il doit savoir faire un pas vers le public. Être instrumentiste, ce n'est pas seulement jouer, c'est savoir utiliser l'instrument pour créer un lien particulier avec le public. Dans le monde anglo-saxon du show-business, on considère les artistes comme des *entertainers*. C'est horrible à dire, mais les musiciens classiques doivent apprendre à en faire autant. »

Concrètement, il s'agit de travailler à la fois en amont de la performance scénique et de bien maîtriser les nouveaux modes de diffusion. « Le charisme est un critère primordial au moment d'engager ou non un artiste. À l'Académie de Verbier, nous répétons sans cesse que le concert ne commence pas derrière la scène, mais bien avant, dans la chambre d'hôtel, au moment de s'habiller. Il faut préparer ce moment de gloire longtemps à l'avance, il faut que l'énergie soit à son maximum au moment de se présenter devant le public. »

Un public avec qui le contact doit désormais aussi passer par les mots. « Prenons par exemple le *New World Symphony*, ce projet orchestral pour jeunes talents dirigé par Michael Tilson Thomas, à Miami. Les membres font également de la musique de chambre et ils ont pour mission de présenter les œuvres à un public néophyte, dont une partie est venue au concert par hasard. Aujourd'hui, il est indispensable d'apprendre à intéresser, à captiver ses auditeurs. »

L'ANECDOTE

« Entre 1975 et 1987, j'ai dirigé une agence artistique à Paris. J'y ai auditionné des milliers de chanteurs. Je me rappelle très bien que les Français entraient sur scène avec leur veste, leur sac, en train de s'excuser que leur frigo avait pété ou que leur chat était mort, formulant toutes sortes d'excuses avant d'ouvrir la bouche. Les Américains me tendaient trois partitions et me disaient : bonjour, voilà ce que j'ai préparé, que souhaitez-vous entendre ? Les Américains étaient souvent plus professionnels,

SE RENDRE ACCESSIBLE

Du côté des agents et des organisateurs, Martin Engstroem met l'accent sur les nouvelles technologies. « Un site internet est incontournable, même s'il y a peu de contenu à y mettre. C'est une question de vitesse : en cas d'intérêt, les organisateurs doivent pouvoir accéder immédiatement à l'information. Sinon, l'offre étant immense, on passe à autre chose... » Et l'enregistrement d'un disque ? La carte de visite qu'il offre reste intéressante, même si « l'on ne gagne plus sa vie avec les disques, même quand on est sous contrat avec Deutsche Grammophon ou EMI ». »

Enfin, inutile, selon Martin Engstroem, de posséder tout le répertoire pour intéresser un programmeur. « On peut se faire remarquer en interprétant un seul programme à merveille. Ensuite, c'est une question de feeling. Personnellement, je suis mon intuition. Lorsque j'ai repéré quelqu'un, par exemple à travers mon réseau, je cherche à l'entendre, à entrer en contact. Si la personne est facilement accessible, que je peux aisément me renseigner sur ce qu'elle propose, c'est un signe encourageant. » [JP] ■

www.verbierfestival.com

mieux préparés. Naturellement, le goût et le talent n'ont rien à voir avec ça. Mais ils partaient avec un petit avantage. Les Français avaient tendance à croire qu'ils avaient droit à être entendus par le simple fait qu'ils étaient de jeunes artistes. Pourquoi un jeune vient-il auditionner précisément pour moi, ou précisément pour un autre organisateur ? Il doit absolument pouvoir répondre à cette question. C'est primordial. »

TOBIAS RICHTER : « ÊTRE TRÈS RÉALISTE SUR SES POSSIBILITÉS. »

À la tête du Grand Théâtre de Genève depuis 2009 et du Septembre Musical de Montreux depuis 2005, Tobias Richter insiste sur l'importance de penser soigneusement ses objectifs de carrière.

En Suisse romande, Tobias Richter règne autant sur le domaine lyrique que sur le paysage instrumental, dirigeant de front le Grand Théâtre de Genève depuis 2009 – la plus grande institution culturelle de la région avec 59 millions de francs de budget annuel – et le Septembre Musical de Montreux-Vevey, doté d'une voilure récemment réduite à 1,55 million de francs. Actif à des postes d'intendance générale depuis plus de trente ans, cet ancien metteur en scène constate comme beaucoup de ses confrères un accroissement de la concurrence. « Pour trois talents exceptionnels à l'époque, j'en compte aujourd'hui dix, dotés de qualités techniques beaucoup plus élevées. »

LA PRÉSENCE D'ABORD

Comment se préparer à affronter un monde aux exigences en constant durcissement ? Tobias Richter évoque l'importance de se former aux stratégies du marketing et de la communication, en plus de la formation instrumentale. « Les stars d'aujourd'hui, ce ne sont plus Callas ou Tebaldi. Netrebko ou Fleming évoluent dans un environnement infiniment plus médiatisé. Il faut en être conscient. Dans le domaine lyrique actuel, on parle beaucoup de la mise en scène, du visuel. La présence sur scène est donc primordiale, elle peut devenir plus importante pour réussir que les qualités vocales elles-mêmes. »

Mais il souligne surtout l'importance de se fixer des objectifs clairs, et surtout réalistes. « Viser une carrière de récitaliste ? De chanteur de concert ? De chanteur d'opéra ? De chanteur au sein d'un chœur ? Tout cela doit être réfléchi très soigneusement en amont de la communication et de la carrière. Se projeter dans un profil qui ne correspond pas à ses caractéristiques et ses possibilités est plus contre-productif qu'autre chose. »

Le moment de l'audition, quels qu'en soient les enjeux, doit être soigneusement pesé et préparé. « Mon conseil est de ne se présenter qu'au meilleur de votre forme. En cas de rhume ou de fatigue, mieux vaut renoncer, même si la décision est douloureuse. Après des programmateurs, cela se remarque immédiatement, et une mauvaise impression peut s'avérer très difficile à corriger. »

Et puis, lorsqu'il mène des auditions, Tobias Richter apprécie que le candidat ou la candidate présente un « coup de cœur ». « Il s'agit d'abattre immédiatement sa meilleure carte. Je parle d'un air dans lequel on se sent très à l'aise tant sur le plan technique que sur le plan expressif. Dans un deuxième temps, on peut donner un aperçu de ses autres facettes avec un choix contrasté. Personnellement, je n'attends pas qu'on me présente plus de trois ou quatre extraits. »

INTERAGIR AVEC LES INSTITUTIONS

Et les concours ? Même s'ils sont de plus en plus nombreux, Tobias Richter les juge encore très utiles. « Pour nous qui sommes dans les jurys, c'est l'occasion de pouvoir entendre les candidats à condition identique, ce qui est très précieux. Bien sûr il y a toujours des injustices et des déceptions, mais au final chacun connaît mieux ses qualités, son potentiel. »

Au niveau de la formation et des hautes écoles, Tobias Richter relève la nécessité de bien identifier les besoins liés aux différents répertoires dans la préparation des étudiants. « Prenons un exemple : l'opéra comique français demande des capacités particulières, notamment au niveau des dialogues parlés. Des spécificités à ne surtout pas à négliger. » Enfin, il souhaiterait un accent encore plus fort sur l'auto-production, la gestion de carrière, et l'expérience en conditions réelles. « Les interactions entre les hautes écoles de musique et les institutions professionnelles devraient être renforcées. J'imaginerais un ensemble de jeunes chanteurs au niveau national, idéalement une sorte d'opéra-studio. » [JP] ■

www.geneveopera.ch
www.septmus.ch

« La présence sur scène est primordiale, elle peut devenir plus importante pour réussir que les qualités vocales elles-mêmes. »

Tobias Richter

L'ANECDOTE

« On constate depuis de nombreuses années une affluence d'étudiants venus d'Asie pour se former dans nos hautes écoles de musique. Il y a de très jolies voix, mais on ne sait parfois pas comment les former pour qu'ils aient une vraie chance de réussir dans notre monde occidental. Dans les années 1990, quand j'ai commencé à enseigner au Conservatoire de Dusseldorf, l'opéra du semestre était *La Flûte enchantée*, avec deux tiers de chanteurs japonais et coréens ; la moitié d'entre eux n'avait que des connaissances rudimentaires de l'allemand. Tamino vocalisait très bien mais sans la moindre articulation et ne comprenait rien à ce qu'il chantait. J'ai donc proposé de créer une distribution dans laquelle les gens parlaient couramment allemand et en face une distribution purement asiatique. J'ai décrété que tout le monde déclamerait les dialogues dans sa langue maternelle, tandis que le chant restait dans la version originale. Cela m'a coûté trois semaines de plus ; mais le résultat était incroyablement plus frais et touchant ! Soudain, ces artistes très timides s'ouvraient et se transformaient en personnages qu'on avait envie de découvrir. De manière générale, je pense qu'il faut concentrer les efforts sur la personnalité, sur l'élément comédie. En un mot, sur le jeu. »



© Odile Meylan

BERNARD RICHTER : « LES AUDITIONS QUI N'ONT PAS MARCHÉ ? CELLES OÙ J'AI LE MIEUX CHANTÉ ! »

Le ténor neuchâtelois Bernard Richter mène une carrière au firmament, qui passe cette année par les opéras de Vienne, Paris ou Bruxelles. Les conseils d'un élu.

2012 aura sans aucun doute été une année clé pour Bernard Richter. Elle aura vu le ténor d'origine neuchâteloise se produire à Paris, Lausanne et surtout Salzbourg, où il endossait l'un de ses rôles fétiches, Tamino, dans une *Flûte enchantée* dirigée par Nikolaus Harnoncourt. Quel chemin parcouru depuis le temps des études, accomplies à l'Opéra Studio de Bienne, et ses premiers pas à Leipzig !

Les clés du succès ? Bernard Richter croit avant tout à l'autocritique, et à l'expérience. « Il faut se questionner sans cesse. Ce n'est pas parce qu'on a obtenu un premier contrat que les choses sont gagnées. Personnellement, c'est depuis que je suis dans le métier que j'ai l'impression de chercher vraiment. » Une conception de l'apprentissage par la pratique que le Neuchâtelois a très tôt mise en œuvre. « J'ai d'abord fait une école de commerce. Le chant était comme un fil rouge, mais je voulais d'abord aller au bout de mes études. Et puis, lorsque j'ai senti que le besoin d'être sur scène était le plus fort, j'ai préféré tourner le dos au conservatoire. J'ai renoncé à l'Opéra Studio de Zurich qui m'ouvrait alors ses portes pour aller me former à l'Opéra Studio de Bienne. Je savais que là-bas je pourrais être sur le plateau. »

Bernard Richter prend des cours privés, y compris pour les branches théoriques. « Je savais – en lien avec mes aspirations – que le diplôme ne me servirait à rien. C'est avec les coaches qu'on acquiert vraiment son métier. Quand on veut devenir chanteur, le cerveau n'est pas disponible pour passer sept heures par semaine à pratiquer le piano. J'étais dans une dynamique très intense, je bâtissais ma confiance. Il y a des gens qui sont capables de gérer trois licences en même temps, moi j'avais besoin de me lancer sans concession. J'avais reçu un premier contrat professionnel pour un poste à 50% dans une banque. Je ne l'ai finalement jamais signé ! »

LE REGARD

« Un bon agent, ce n'est pas quelqu'un qui vous donne du travail. C'est quelqu'un qui vous comprend, qui croit en vous, qui prend soin de vous. Evidemment, il y a des chanteurs qui ont plus d'engagements que d'autres... Cela veut-il dire que leur agent est meilleur ? Je ne crois pas. Au fond, c'est à moi de faire en sorte que mon agent puisse me trouver de nouveaux contrats. Lorsqu'un chanteur n'est engagé nulle part, il en va de sa propre responsabilité. Pas celle de l'agent. »

LES CONSERVATOIRES POUR APPRENDRE À APPRENDRE

Est-ce à dire que les études au conservatoire sont dispensables ? « Les jeunes chanteurs qui en sortent savent tenir un programme d'examen. Ils apprennent à apprendre, c'est utile. Ensuite, quand on se retrouve dans une salle de 1200 places avec deux personnes et qu'on a fait six heures de train pour chanter une minute et demie, il faut savoir tout donner, créer un lien. La pression n'est pas la même, on ne peut pas l'appivoiser en amont. D'ailleurs je ne pense pas que ce soit le rôle des conservatoires de préparer à ça. »

Bernard Richter se rappelle des nombreuses auditions qui n'ont pas marché – celles où paradoxalement il pensait avoir le mieux chanté. « On ne sait pas ce que cherche le jury. Ses membres peuvent avoir adoré, mais être en quête d'un autre profil. C'est dur, mais cela permet de prendre de la distance. »

Pour le jeune chanteur, l'objectif numéro un est donc de pouvoir se faire entendre, en *live* de préférence. « Les enregistrements ? J'en avais fait un, envoyé à trente-neuf agences. J'ai eu quatre réponses, toutes négatives. Aujourd'hui, les progrès technologiques permettent de produire de la très bonne qualité à moindres frais. Les directeurs en sont conscients, ils savent qu'ils ne peuvent pas se baser uniquement là-dessus. »

DE L'IMPORTANCE DES CONCOURS

D'où l'importance des concours ; en l'occurrence celui de Paris, dont Bernard Richter atteint la finale en 2001 sans remporter les lauriers. « Henri Maier était dans le jury, il m'a remarqué et engagé à Leipzig. Lorsqu'une chose comme cela se produit, inutile de continuer à faire des concours ! Il y a des gens qui passent vingt-cinq concours par année sans jamais se faire engager. »

Vient le délicat moment des premiers contrats. « Le talent, c'est évidemment quelque chose de très rassurant, mais il ne dit pas si vous êtes capable de répondre aux exigences d'un chef, de toucher un public, de vous exprimer à l'échelle d'un rôle entier. » Connaître son instrument, ses limites, sa marge de progression, identifier ses défauts sans se focaliser dessus : Bernard Richter voit la carrière comme un processus continu d'approfondissement. « Lorsqu'on embrasse un rôle pour la première fois, il s'agit de pouvoir l'assumer émotionnellement, ce n'est pas du tout la même chose que de le chanter debout à côté du piano. Une grande maison, c'est bien de pouvoir y aller, mais c'est encore mieux d'y retourner. Il faut garder cela à l'esprit quand on signe un contrat. » [JP] ■

www.bernardrichter.ch



© DR

DAVID KADOUCH : « MAINTENIR UN MAXIMUM DE RÉPERTOIRE. »

Brillant et inventif, le pianiste David Kadouch a su faire valoir sa personnalité sur le circuit international. Il prône le travail bien sûr, mais aussi l'audace.

« Jouer, jouer, jouer énormément, autant qu'on le peut. » David Kadouch, 27 ans, décrit ainsi les prérogatives du musicien en début de carrière. Les raisons ? A l'écouter, elles coulent de source. « Une maison de disque hésitera avant de faire signer un artiste qui ne joue pas beaucoup, et un agent ne s'occupera pas non plus de lui s'il n'a pas déjà un agenda bien garni, ou une *major* derrière lui... » Un fonctionnement circulaire qu'il s'agit de pénétrer d'une manière ou d'une autre. David Kadouch, lui, voit dans la synthèse entre l'agence et le disque la forme de management qui fera référence dans le futur. « J'ai la chance de travailler avec René Martin, qui s'occupe à la fois de la maison de disque Mirare mais organise aussi un nombre incroyable de concerts, notamment par le biais de ses Folles Journées. »

Mais comment se faire une place dans le système ? Les concours ? « Je crois de moins en moins à leur impact. Les exigences ont changé. » Est-ce à dire qu'ils n'ont plus d'utilité ? « Je n'irai pas jusque-là. Mais aujourd'hui, ce sont les agents, les programmeurs et les festivals qui font le tri et les choix décisifs. »

Les critères ont évolué depuis le temps où les carrières des Argerich, Lupu et autres Perahia démarraient sur les bases d'une victoire dans une compétition internationale. Aujourd'hui, il faut savoir satisfaire de nouvelles formes d'attentes. « Parmi les jeunes qui sortent du lot, beaucoup n'ont jamais gagné de concours. Une belle personnalité et quelques compétences médiatiques sont bienvenues. Mais un bon musicien, j'en suis persuadé, même s'il est un ermite invétéré, sera toujours découvert d'une manière ou d'une autre. »

BEETHOVEN ET RACHMANINOV

Dans ce contexte, David Kadouch reconnaît l'importance des nouvelles technologies, qu'il manie volontiers pour entretenir le contact avec le public, même si avoir un enregistrement à son actif demeure une priorité. « Bien sûr que les agents utilisent YouTube. Mais il reste très difficile d'avancer sans un disque. » Quitte à l'auto-financer, ou à trouver les fonds via son agence.

Au niveau du répertoire, David Kadouch n'est pas convaincu par la nécessité de se spécialiser. « Au contraire, je pense qu'il faut essayer de maintenir

un maximum d'œuvres à son actif. Lorsque j'étais plus jeune, j'aurais aimé qu'on me dise de travailler le plus possible de grandes pièces, celles qu'on réclame sans cesse en concert, sans trop m'attarder sur celles qui servent moins... C'est horrible à dire, mais on me demande rarement d'interpréter les *Quatre Tempéraments* de Hindemith, que j'adore pourtant. A l'opposé, quand on débute sur le circuit, on a de grandes chances d'être appelé pour remplacer un concerto de Beethoven ou de Rachmaninov. »

Du coup, il s'agit de bien connaître ses limites, et de savoir gérer son temps. « Personnellement, je fais des tableaux d'organisation. C'est un apprentissage en soi de savoir ce que l'on peut assumer ou non. » Prendre un maximum d'options, donc. Quitte à défricher hors du champs du concert proprement dit ? « Prenons l'exemple d'Alexandre Tharaud : il a su se diversifier admirablement, il a fait du jazz, il a joué au cinéma pour Michael Haneke. Je trouve qu'il fait et gère cela très bien. Mais il faut être prudent : en Europe, le concert reste un domaine sacré, et à trop se consacrer à d'autres types d'activités scéniques – le théâtre par exemple – on risque de perdre sa crédibilité. » Au fond, proposer les classiques du répertoire est encore et toujours le meilleur moyen d'attirer le public. « Les mélomanes aiment les grands festivals. A la musique contemporaine, ils préfèrent la démocratisation et les concerts marathon. » [JP] ■

L'ANECDOTE

« La première fois que j'ai rencontré Jacques Thelen (son agent actuel, qui gère aussi les carrières de Martha Argerich ou Khatia Buniatishvili, *ndlr*), il m'a dit que mon ancien agent avait beaucoup de chance de m'avoir. C'était une invitation, mais cela m'a pris deux ans pour l'approcher et discuter de sa proposition. Lui voulait tâter le terrain discrètement. Moi j'étais timide, et je ne pouvais pas croire qu'il puisse s'intéresser à moi. Pourtant c'était le cas ; il faut rester à l'écoute des signes et des opportunités qui se présentent, et ne pas se sous-estimer. »

STEVE ROGER : « NE PAS NÉGLIGER LES MÉTIERS PARAMUSICAUX. »

Directeur de l'Agence Caecilia, Steve Roger a acquis une vaste connaissance du monde musical durant ses mandats à l'Orchestre de la Suisse Romande et à l'Opéra de Lyon. Dans un monde de plus en plus rapide, il prône le long terme et la patience.



Carrières, ascensions et disgrâces éventuelles : dans le monde de la musique aussi tout va plus vite. Voilà le constat de Steve Roger, qui dirige l'Agence de concerts Caecilia, à Genève, après avoir officié comme directeur général à l'Orchestre de la Suisse Romande pendant quinze ans. Autant dire que l'homme ne manque pas d'expérience, puisqu'il a auparavant fait ses armes à l'Opéra de Lyon et l'Orchestre National de Lyon. Pareil recul lui fait voir d'un œil critique cette célérité ambiante qui touche également la sphère classique. « Les carrières démarrent de plus en plus vite, constate-t-il. Les gens sont pressés. Dès qu'ils ont un agent, ils veulent jouer ou diriger les grandes choses du répertoire, dans les grandes salles, à la tête des meilleurs ensembles. Mais la véritable carrière, c'est la longévité. »

Steve Roger met en garde : brûler les étapes peut être fatal à un jeune artiste. « J'ai la conviction qu'il faut prendre son temps. Un jeune chanteur peut se casser s'il accepte trop tôt certains rôles. Tout comme un instrumentiste se discréditera s'il s'expose trop vite sur une scène de premier plan. A ce niveau-là, l'agent a une fonction primordiale. Sa connaissance du milieu va permettre d'orienter au mieux les choix de l'artiste. »

La bonne œuvre, dans la bonne institution, au moment le plus juste, tout le défi est là. « Même les plus grands se posent ce genre de question. Je me rappelle d'une discussion avec le chef Marek Janowski, qui m'expliquait à quel point il avait attendu longtemps avant de se sentir prêt à diriger la *Cinquième Symphonie* de Bruckner... » Au-delà du timing, le lieu aussi doit découler d'une stratégie finement réfléchie. « Prenons l'exemple des chanteurs : il est admis que certaines maisons sont des tremplins en Europe. Ce ne sont pas forcément les scènes les plus prestigieuses, mais les jeunes y sont observés. Je pense à un opéra comme Graz, par exemple. »

Si ces premiers pas sont aussi importants, c'est que Steve Roger conçoit le rapport artiste – agent comme une relation au long cours. « Lorsqu'un musicien vient se présenter, et que nous ressentons un intérêt mutuel à travailler ensemble, nous menons d'abord plusieurs entretiens afin d'évaluer si nous sommes totalement en phase. J'ai besoin de croire à 200% en quelqu'un pour pouvoir m'en occuper. L'artiste doit évidemment avoir du potentiel, mais il doit aussi s'être fixé des objectifs réalistes. »

C'est aussi le long terme qui permet d'accéder à un degré de confiance mutuelle suffisant pour pouvoir communiquer efficacement. « C'est comme dans un couple : il y a des choses que l'on ne peut pas se dire après deux mois. Le circuit professionnel génère beaucoup de pression ; il est important de pouvoir parler ouvertement des choses qui ont plus ou moins bien marché. » L'origine culturelle joue également un rôle. « Un Chinois ou un Russe ne vont pas avoir les mêmes tempéraments. Les Américains, par exemple, ont tendance à être très *cash* et à ne pas tourner autour du pot. »

MOUVEMENT ET CRÉDIBILITÉ PHYSIQUE

Ce qui pourrait gagner en intensité dans l'enseignement à haut niveau ? Steve Roger songe à un accent mis sur le côté scénique, particulièrement pour les classes de chant. « Bien sûr il y a les ateliers lyriques, et certains professeurs viennent du monde de l'opéra. Mais aujourd'hui, comparé à la première moitié du 20^e siècle, la crédibilité physique et le mouvement ont pris une telle importance. Je le dis à contrecœur mais c'est un fait : l'image est primordiale, dans certains cas elle peut prendre trop d'importance. »

Mais la scène n'est de loin pas le seul débouché possible pour les futurs professionnels dotés d'un solide bagage musical, et Steve Roger se réjouit que les hautes écoles et les universités offrent toujours plus d'opportunités de perfectionnement dans le cadre des métiers paramusicaux. « Je pense aux régisseurs, aux bibliothécaires, aux activités gravitant autour de l'orchestre. Il fut un temps où l'on proposait ces postes à des musiciens qui ne pouvaient plus jouer. Mais ces métiers se sont professionnalisés, et il ne faut pas les négliger. Désormais, les institutions pédagogiques ont compris qu'il faut former de vrais professionnels. » [JP] ■

L'ANECDOTE

« Souvent, ce sont des musiciens déjà bien installés qui me recommandent de m'intéresser à un talent. Dernièrement, cela s'est produit avec le jeune chef Gaetano d'Espinosa. C'est Fabio Luisi qui m'a conseillé de le suivre. Au sein des cercles de confiance, agents, programmeurs et musiciens forment un réseau incontournable. Les jeunes en début de carrière devraient garder ces canaux à l'esprit. »

OLIVIER CAVÉ : « LE PUBLIC DE DEMAIN SERA PLUS INTELLECTUEL ET PLUS POINTU. »

La pianiste Olivier Cavé a choisi de consacrer son art instrumental au seul répertoire qui lui plaît. Avec passion et sans concession, la meilleure voie vers le succès selon lui.

« Une chose que j'ai apprise dans les quelques concours auxquels j'ai participé, c'est que le plus grand concurrent contre lequel il faut se battre est soi-même. » Parlez-lui choix de carrière et environnement professionnel, et le pianiste suisse Olivier Cavé n'ira pas par quatre chemins pour faire connaître ses convictions. « Les concours donnent à vivre des situations extrêmes. Ils permettent de mieux se connaître face à la scène et au public. Mais est-ce suffisant d'être « fort » pour mener une carrière de musicien ? Le temps où un Nelson Goerner pouvait faire connaître son grand talent et débiter une magnifique carrière en remportant le Concours de Genève est révolu. »

LE REGARD

« La maîtrise des nouvelles technologies est primordiale. Après chaque concert, je reçois entre vingt et quarante invitations sur Facebook et Twitter. C'est un moyen fantastique de se vendre ; c'est aussi une façon simple et directe de pouvoir entrer en contact avec des chefs que je n'aurais jamais pu atteindre autrement, par exemple Rinaldo Alessandrini. Mais un compte Facebook peut aussi devenir complexe à gérer, il faut être prudent. On donne une certaine image de soi ; parler politique, par exemple, n'est pas sans conséquence ! »

Pourquoi ? Olivier Cavé dénonce l'uniformisation des profils artistiques chez les pianistes aspirant à régater sur le circuit. « Au conservatoire, que ce soit à Sion ou à Florence, où j'allais voir Maria Tipo, on me répétait sans cesse que les pianistes doivent pouvoir tout jouer, surtout s'ils préparent une compétition. Je pense que c'est une erreur fatale. On crée un moule, et on essaie d'y faire entrer tout le monde. Résultat : on se retrouve avec dix millions de concurrents dans le monde, et la carrière devient une loterie... »

Le soliste de 35 ans a donc choisi une autre voie. Il joue la musique qu'il affectionne, et connaît de beaux succès publics et critiques depuis qu'il s'est lancé dans l'interprétation du répertoire baroque sur piano moderne – une démarche consciente et assumée. « Tout a réellement commencé lorsque je me suis consacré aux pages qui me parlent et me correspondent vraiment. Avant, j'ai failli renoncer à faire de la scène mon métier. Il faut identifier ce que l'on a en soi, ce qu'on a à dire et tenter de raconter une histoire. J'aimerais que l'on enseigne cela dans les hautes écoles de musique, et j'aimerais l'entendre chez les étudiants. »



ÊTRE SON PROPRE AGENT

Il évoque son expérience auprès d'une ancienne élève d'Arturo Benedetti Michelangeli. « Elle me racontait que Michelangeli travaillait une semaine durant la *Première Ballade* de Chopin, lentement, avant de la jouer une fois seulement *à tempo*. Il faut avoir cet amour de chaque note pour la musique que l'on interprète. » Olivier Cavé ne nie pas la nécessité d'absorber beaucoup de répertoire durant l'adolescence. « Si un enfant est doué, il est normal de lui faire jouer et connaître un maximum de répertoire entre 10 et 18 ans. C'est capital ! Ensuite, pourquoi continuer d'exiger d'être un généraliste au niveau du master de concert ? »

Opérer des choix, donc. Et les défendre ! « Mon métier, c'est aussi de faire connaître la musique que j'aime. Les premiers succès sont venus de mes disques. Je suis donc devenu mon propre agent, ou plus exactement l'agent de mes disques. » Pour cela, Olivier Cavé n'hésite pas à décrocher son téléphone et à écrire des e-mails. « J'ai organisé des voyages de presse, pour lesquels j'ai fait des recherches de fonds. Mais, me suis-je dit, quel

journaliste voudra bien venir à Naples avec un pianiste inconnu ? » Surgit alors l'idée d'ouvrir des portes inédites, de révéler des trésors – partitions anciennes et manuscrits – enfouis au fond des bibliothèques et des palais de la ville. « Et ça a marché ! Mais j'ai remarqué que cela ne fonctionnait que si je prenais la peine d'appeler ou d'écrire aux journalistes moi-même. Si je délègue ce travail, ils n'accrochent pas. »

A ce propos, comment voit-il le public qui viendra demain aux concerts ? « Je pense qu'il sera plus pointu, plus intellectuel, et probablement plus réduit. Ce sera un public de spécialistes. Un festival où l'on joue chaque année les concertos de Beethoven, cela marche encore pour les très grandes stars. Le jeune public d'aujourd'hui demande de la nouveauté, du changement. Il veut découvrir de nouveaux répertoires, pourquoi pas puisés dans la musique « oubliée ». L'avenir est sans aucun doute dans ce genre d'initiative plus profilée, plus originale. » [JP] ■

1913 – 2013

Enorme ! C'est l'impression première du spectateur qui pénètre dans la Salle Métropole de Lausanne le 23 janvier 2013 au soir à l'enseigne d'un concert baptisé « 1913-2013 » : 128 instrumentistes de l'HEMU et de la Haute Ecole de Musique de Genève réunis sous la direction de Thierry Fischer autour de pages de Stravinski, Gervasoni et Boulez. Enorme ! C'est l'impression finale au sortir de ce concert exceptionnel, après l'audition de ces trois fresques aussi rares que spectaculaires. Chronique.

1913-2013 : en marge des célébrations du centenaire de la Comédie de Genève, marquées par toute une série d'événements entre création et mémoire, l'envie pour la HEM de Genève (et l'HEMU dans son sillage) de se remémorer l'un des plus grands scandales de tous les temps – la création à Paris du *Sacre du Printemps* d'Igor Stravinski – et d'offrir en miroir d'autres pages pionnières créées plus proche de nous : *Reconnaissance* de Stefano Gervasoni et les *Notations I, VII, IV, III et II* de Pierre Boulez. Pour les deux hautes écoles de musique romandes – dont il n'est plus besoin de rappeler la communauté de destin – l'occasion d'aborder des fresques non seulement rares mais également difficiles (sinon impossibles) à interpréter sans recours à des forces extérieures. Trois concerts sont agendés : le 20 janvier 2013 au Temple du Bas de Neuchâtel (sans les *Notations* de Boulez), le 22 janvier au Victoria Hall de Genève et le 23 janvier à la Salle Métropole de Lausanne, à chaque fois précédés d'une conférence du professeur et spécialiste de la musique de notre temps Philippe Albèra. Le succès est frappant, presque inespéré. A Lausanne, près de 500 spectateurs se pressent dans l'ancien cinéma de Chauderon, dont une forte proportion de jeunes.

Dans le registre de la musique d'aujourd'hui plus que dans aucun autre, la vertu des propos introductifs n'est plus à démontrer, surtout si, comme ici, ils sont étoffés d'exemples sonores « grandeur nature ». Initiateur du projet, Philippe Albèra peut compter sur l'Orchestre des Hautes Ecoles de Musique de Suisse romande *in extenso* (ou presque) pour ouvrir au public, une heure avant le début officiel du concert, les principales portes expressives et historiques du programme, à commencer par celles des *Notations* de Pierre Boulez dont il est l'un des plus grands connaisseurs. Sans faire de chacun comme par magie un spécialiste de l'œuvre du musicien français,

l'effet psychologique de cette mise en condition tout en douceur est remarquable. S'exprimant sans notes comme à son habitude, Albèra transmet avec un vocabulaire à la fois simple et précis sa passion pour cet art vivant, convainquant au bout du compte plus d'un récalcitrant ainsi qu'en témoignent les vifs applaudissements recueillis par les *Notations*.

L'œuvre de Pierre Boulez est en effet la grande « révélation » de cette soirée. Faisant écho à plus d'un titre au *Sacre* de Stravinski – notamment sur le plan de la richesse rythmique et orchestrale – elle tranche de par sa solide construction et le naturel de sa ligne avec *Reconnaissance* de Gervasoni, dont le caractère débridé ressort avec d'autant plus de force ainsi intercalée. L'orchestre est lui aussi beaucoup plus inspiré – *investi* – dans ces deux pièces extrêmes, faisant preuve dans le *Sacre* d'une précision digne des plus grandes phalanges professionnelles. Un coup de chapeau particulier au chef Thierry Fischer à qui la qualité de cette épure est sans doute largement imputable – lui l'une des meilleures baguettes suisses en activité dont on ne peut que regretter qu'elle ne brille pas plus souvent... en Suisse ! [AS] ■



« ALADIN » À L'OPÉRA DE LAUSANNE

La force des liens qui unissent l'HEMU à l'Opéra de Lausanne n'est plus à démontrer. Dernière collaboration en date: «Aladin» de Nino Rota, du 25 au 30 janvier 2013, avec de nombreux étudiants (anciens et actuels) sur la scène et l'Orchestre de l'HEMU, dans la fosse, sous la direction de Hervé Klopfenstein. Une réussite tant sur le plan musical que scénique et populaire.

Un opéra destiné aux enfants est-il forcément plus léger dans sa réalisation et moins attrayant pour le spectateur adulte? Réponse: deux fois *niet*! La preuve par *Aladin*, conte lyrique en trois actes du compositeur italien Nino Rota présenté sur la scène de l'Opéra de Lausanne les 25, 26, 27 et 30 janvier 2013. Non seulement la partition est musicalement séduisante – joyeux mélange de Wagner, de Richard Strauss et (bien sûr) de cinéma... avec quelques longueurs bien inoffensives – mais elle offre en une heure de spectacle un condensé du meilleur de l'art lyrique, entre amour, humour et exotisme: l'idéal pour les non initiés, à commencer par les enfants – présents en masse lors de la première – dont il est fondamental de battre en brèche les *a priori* avant que ceux-ci... n'apparaissent!

Quelle joie que de se trouver entouré de têtes blondes trépignant d'impatience dans un univers si souvent décrit comme austère, voire compassé: l'opéra rendu à la spontanéité de son futur public! La magie opère d'emblée, grâce à un décor «Mille et une Nuits» très habilement conçu par le Belge Waut Koeken et son équipe: un écrin simple et des plus efficaces qui porte l'action sans nécessiter



de grandes infrastructures, les acteurs et figurants se chargeant eux-mêmes des déplacements d'objets, aidés par un dispositif de trappes et quelques rideaux de fumée. Les chanteurs laissent dès lors libre cours à leur expressivité: la jeune distribution ne souffre globalement d'aucune faiblesse. Mentions spéciales pour l'Aladin d'André Gass, généreux et expressif – dont le registre aigu va sans doute s'étoffer avec les années –, pour la princesse Badr'al Budur d'Alexandra Hewson, pétillante et sensuelle à souhait, ainsi que pour les génies pleins d'entrain de Jérémie Brocard et Sacha Michon. Quant à l'Orchestre de l'HEMU, il porte l'ensemble avec vaillance, se jouant avec finesse des nombreux changements d'atmosphère, guidé en cela par la baguette très sûre d'Hervé Klopfenstein. [AS] ■

www.opera-lausanne.ch



« Présenter en miroir deux versions d'une même œuvre pour se familiariser avec des sonorités et une syntaxe dont on n'est pas coutumier. »

SCHÖNBERG + [WEBERN]

Toujours autant de succès pour les Midi-concerts, qui ont non seulement trouvé leur public mais un public... curieux ! Démonstration mercredi 6 février 2013 avec le programme « Schönberg + » proposé dans le cadre des Ateliers de musique contemporaine devant une salle Utopia 1 comble.

L'idée est excellente, surtout dans un répertoire qui aujourd'hui encore effraie le commun des mélomanes : présenter en miroir deux versions d'une même œuvre, permettant non seulement de se familiariser avec des sonorités et une syntaxe dont on n'est pas coutumier – les vertus de la répétition –, mais aussi de découvrir des facettes insoupçonnées de l'œuvre en question, qui peut présenter des visages très contrastés selon si elle est jouée – comme ici – par un petit effectif de cordes avec piano ou par un ensemble plus conséquent de cordes et de vents. Cette œuvre, c'est la *Symphonie de chambre n° 1* d'Arnold Schönberg, composée en 1906 pour quinze instruments (quintette à cordes, flûte, deux hautbois, deux clarinettes, clarinette basse, basson, contrebasson et deux cors) et transcrite une quinzaine d'années plus tard par son disciple Anton Webern pour piano et quatuor à cordes. Présentée dans l'ordre « inverse » mercredi 6 février 2013 à la salle Utopia 1 de la Grotte 2 à Lausanne, dans le cadre des Midi-concerts, par les étudiants des Ateliers de musique contemporaine (et le même soir à Annemasse dans le cadre de la saison *Namascae*), elle a été au cœur d'un débat très nourri au sein du public à l'issue de la prestation. Entre les pro « original » et les pro « version Webern », nous ne trancherons pas... trop subjectif ! Nous nous permettons d'évoquer ici quelques contrastes révélés par ces deux interprétations de belle tenue.

Le concert débute avec Schönberg revu et réduit par Webern : un choix qui peut surprendre d'un point de vue chronologique mais qui *a posteriori* se justifie parfaitement, notamment sur le plan de la gradation sonore – le mariage du piano et du quatuor à cordes aurait sans doute paru « chétif » après le passage des vents. Cette lecture fort bien menée par le violoniste Yuuki Wong en dialogue avec l'excellent violoncelle d'Elise Kleimberg (photo), séduit justement par la finesse des teintes qu'elle parvient à développer dans la partie centrale de la *Symphonie*, évoquant par moments les ultimes *Lieder* avec orchestre de Richard Strauss : une délicatesse éthérée que ne parviendront pas à atteindre les quinze musiciens de l'ensemble réunis ensuite pour dessiner la version originale.

Par contre, dans la conduite générale de la ligne – qui s'arqueboute sans pause sur l'ensemble de l'œuvre – ces derniers surpassent leurs collègues chambristes, qui peinent à entretenir la flamme d'un bout à l'autre de la partition, donnant parfois l'impression de ne pas jouer *ensemble*, dans un même mouvement – ce dialogue permanent si nécessaire à la musique de chambre. Sous la direction ultra précise et claire de William Blank – qui a préparé cet atelier avec l'exigence qu'on lui connaît – l'orchestre, lui, joue bien davantage avec les mille et une couleurs présentes sur le papier, qu'il s'agit non seulement de faire vivre mais également dialoguer – amener, suggérer, trancher, se mêler... Mention spéciale pour le jeu « participatif » du flûtiste Yonatan Kadosh, de la hautboïste Judith Peel et de la violoncelliste Bertille Arrué. [As] ■



OCL – HEMU : MARIAGE RUSSE

À l'instar de ceux tissés avec l'Opéra de Lausanne (lire en pages 20 et 21), les liens de l'HEMU avec l'Orchestre de Chambre de Lausanne font aujourd'hui partie des valeurs sûres de l'institution. Au-delà des précieuses places de stage mises à disposition dans le registre des cordes par la phalange fondée par Victor Desarzens – le maître serait fier de ce tremplin pour jeunes talents ! – de nombreux concerts en commun viennent documenter la vitalité de cette union. Dernier en date : une *2^e Symphonie* de Rachmaninov de très haut vol dimanche 17 février 2013 à la Salle Métropole de Lausanne. Chronique.

En le voyant prendre place au centre de la scène, c'est toute une foule de souvenirs qui défilent dans la tête des fidèles de l'Orchestre de Chambre de Lausanne (OCL) : une décennie passée à la tête de la phalange vaudoise... pour son plus grand bonheur ! Jesús López Cobos, c'est l'homme qui, de 1990 à 2000, a donné à l'OCL la stature qui est la sienne aujourd'hui, et une salle aussi – le Métropole – sans laquelle sa vie ne serait pas pareille. Le retrouver face à « ses » musiciens – même si beaucoup de nouvelles recrues sont arrivées depuis – a donc une saveur toute particulière : des musiciens largement renforcés ce jour-là par les forces vives de l'HEMU pour l'interprétation d'un répertoire qui ne lui serait sinon tout simplement pas accessible. Rachmaninov ! Romantique égaré au pays des Modernes, compositeur de tous les superlatifs – notamment dans le registre langoureux : pensez à l'enivrant Adagio ! –, il offre avec sa *2^e Symphonie* un terrain de jeu idéal pour cette rencontre entre pros et futurs pros dans une ambiance qui semble du balcon des plus bon enfant.

La météo – proprement paradisiaque pour les amateurs de glisse et de plein air au sens large – n'est pas des plus propices en cette fin de dimanche après-midi pour attirer les mélomanes à l'intérieur. La centaine de musiciens présents sur scène ne s'en jette pas moins corps et âme dans la bataille, portant à destination ce paquebot à couper le souffle avec une autorité et un engagement qui font plaisir à voir – et que l'on souhaiterait rencontrer davantage sur les scènes 100% professionnelles... Familier non seulement de l'OCL mais également des orchestres d'étudiants – il a accompagné l'Orchestre Français des Jeunes dans de très belles tournées entre 1998 et 2001 – Jesús López Cobos est un capitaine idéal : à la fois vif et précis, il insuffle à cette œuvre généreuse mais pas facile à défendre une ligne et une dynamique solides et claires, permettant à la concentration de l'auditeur de demeurer toujours en alerte... jusqu'à l'apothéose titanesque et jubilatoire ! Malgré le public clairsemé, les applaudissements sont nourris et les poignées de mains franches sur scène : on sent que les étudiants comme les professionnels ont « pris leur pied » durant cette croisière. Un petit aménagement pourrait être discuté à l'avenir : un partage plus « équitable » des places de solistes (ici essentiellement dévolues aux « aînés » de l'OCL), car cela aussi fait partie de l'apprentissage du métier de musicien d'orchestre ! [AS] ■



L'Orchestre Piccolo fête ses 20 ans

Vingt ans... déjà ! Fondé et dirigé aujourd'hui encore par l'infatigable Michel Veillon (trois fois vingt ans...), l'Orchestre Piccolo faisait l'événement dimanche 10 février 2013 à l'Octogone de Pully à l'occasion d'un grand concert anniversaire. À la clé, le très ludique « Tour du monde dans un fauteuil » de Jean Duperrex – avec l'inclassable multi-instrumentiste en soliste – et la création d'une œuvre pour harpe et cordes commandée tout spécialement par l'Orchestre et la professeur de harpe Christine Fleischmann à Bernard Andrès.

Les talents d'animateur hors pair de Jean Duperrex, capable de faire naître de la musique et de la poésie d'à peu près tout et n'importe quoi sont connus : il était ce jour-là à Pully plus que jamais dans son élément, entouré de jeunes instrumentistes talentueux et sans *a priori*. Son « Tour du monde dans un fauteuil » a été écrit pour les musiciens (professionnels) de l'Orchestre de Chambre de Lausanne : Duperrex n'a pas cessé tout au long du spectacle de répéter son admiration pour ces jeunes capables de relever le défi de pages pas toujours faciles à mettre en place. Des jeunes qui se sentaient sans doute particulièrement concernés par une musique qui fait joyeusement fi des frontières des genres sans pour autant à aucun moment baisser la garde de l'exigence. De la Suisse « Heidi is happy derrière la barrière des rösti » à la Suisse « casquette rouge et jodel », en passant par les grandes étendues américaines, le berceau du rock'n'roll – improbable Michel Veillon en bassiste à lunettes noires ! – Buenos Aires réinventée et le swing chaloupé des Caraïbes : un spectacle total et une ovation amplement méritée.

Le compositeur français Bernard Andrès figurait en première partie de ce magnifique concert. Né en 1941, il est une véritable sommité internationale dans le domaine de l'instrument. Avec à son catalogue une septantaine d'œuvres, il signe ici une pièce taillée sur mesure pour de jeunes musiciens amateurs. « Cela faisait longtemps que je songeais à un tel concerto, confie Christine Fleischmann. Le répertoire étant trop difficile, mes élèves n'ont jamais l'opportunité de se produire avec un orchestre derrière elles. » Même son de cloche du côté de l'Orchestre Piccolo : « Les voix des cordes sont écrites volontairement très simplement, de sorte qu'un orchestre de jeunes élèves puisse le jouer », se réjouit Michel Veillon. Baptisée « Le Barde Muet », l'œuvre de Bernard Andrès est écrite pour harpe celtique mais peut très bien se jouer sur une grande harpe ; l'orchestre est composé de cordes et d'une flûte. D'un seul tenant, la partition peut être partagée entre deux élèves si la durée pose problème : c'était le cas ce soir-là à Pully, avec Madeline Lee et Anne Cécile Christen se partageant alternativement la scène. La création est un vrai succès, témoignant de l'esprit résolument ouvert de la phalange et de son chef, toujours en quête depuis vingt ans de nouveaux horizons – pour attirer les nouvelles recrues et nourrir les actifs. Dotée d'une fibre mélodique très forte, la musique fait penser par moments aux plus belles pages écrites pour le cinéma par Vladimir Cosma.

Vingt ans : plus qu'un bilan, l'occasion de rappeler ce qui fait l'essence et l'originalité de l'Orchestre Piccolo, fondé au début des années nonante dans le but d'offrir aux élèves dès leur entrée au Conservatoire de Lausanne une expérience de musique d'ensemble, les préparant à intégrer plus tard l'Orchestre des Jeunes et leur apprenant surtout à... *écouter* ! « Nous travaillons toute sorte de répertoire, confiait



Michel Veillon et un jeune chef en herbe !

© Camille Scherrer

non-professionnels et des étudiants professionnels. « J'ai eu des jeunes qui ont commencé à douze ans et qui sont allés d'une traite jusqu'au master. Plusieurs d'entre eux travaillent aujourd'hui dans des orchestres professionnels : c'est bien la preuve que certains ont continué dans cette voie. »

Le résultat de cette mixité des sections ? Une cohabitation entre petits et grands, synonyme de grande motivation d'un côté comme de l'autre. « Tout le monde se croise, se mélange, se connaît ; parfois des étudiants en master me remplacent pour un cours au Conservatoire de Lausanne. On a l'impression de faire partie d'une grande famille. » Une situation particulièrement profitable pour les débutants, pour qui les plus avancés deviennent source d'admiration et d'inspiration. En point de mire, l'audition mixte que Michel Veillon organise chaque année en mêlant élèves et étudiants de sa classe en un même programme. « Pour les grands, cela amène un public nombreux. Les petits, eux, se sentent écoutés, et peuvent aussi se rendre compte de tout ce que l'on peut faire du point de vue musical avec l'instrument. » Longue vie à l'Orchestre Piccolo et à son ouverture d'esprit ! [AS] ■

Michel Veillon dans ces pages en 2009, la musique du monde, la musique de film mais aussi Haydn, Mozart, Dvorak, et même Wagner. Un programme nous a plongés récemment dans la musique irlandaise. » Jouer et écouter les autres : autant de maîtres mots, car l'orchestre « c'est une équipe » ! Ainsi, avoir un objectif commun demande un brin de hiérarchie, afin que chacun puisse prendre sa place : chefs d'attaque ou tutti, premier ou second violon. « Pour des élèves moyennement doués, c'est une chance. Même s'ils ne sont pas particulièrement brillants dans leurs études instrumentales, l'expérience de l'orchestre leur permet de faire partie d'un tout, de devenir une pièce du puzzle à part entière. »

Une des grandes forces du Piccolo réside dans le concours de stagiaires professionnels pour encadrer l'orchestre. « Il s'agit d'étudiants de l'HEMU qui viennent faire du coaching durant les partielles et lors des sessions tutti ou des répétitions générales. » Ces « grandes sœurs » et « grands frères » d'orchestre participent aussi aux concerts ; pour eux, c'est l'occasion de forger de nouveaux outils pédagogiques. Ils étaient présents bien sûr à Pully pour le concert des 20 ans, à l'instar de Laetitia Schmid et son bugle dialoguant avec le cor des Alpes de Jean Duperrex, de Julien De Grandi et sa manière unique de vivre le violon de tout son corps, ou encore de la violoncelliste Gabrielle Jardin, jamais avare de sourires et d'encouragements pour son jeune voisin de pupitre. Michel Veillon tient particulièrement à cette émulation entre les deux pôles de l'institution. « Lorsque je me rends aux concerts de l'Orchestre de l'HEMU, sur les cent musiciens sur scène, j'en reconnais toujours une dizaine qui ont pris part au Piccolo à leur époque. » Cette émulation, le contrebassiste en est aussi l'une des figures de proue, puisqu'il fait partie de ces enseignants qui forment simultanément des élèves



© Camille Scherrer



© Camille Scherrer



Fibrillation

Affluence des grands jours jeudi 14 et vendredi 15 février 2013 à la salle Utopia 1 de la Grotte 2 à Lausanne. Et pour cause : les concerts-auditions de la classe de piano de Magali Bourquin commencent à être connus, et puis rassembler une vingtaine d'élèves sur scène attire forcément une belle horde de parents et d'amis. Idée comme de coutume ultra originale – une galerie d'émotions traduites en mots et en images avec le concours très actif de la classe professionnelle de Gary Magby – et réalisation au-dessus de tout soupçon : nonante minutes qui filent comme un éclair... Un immense coup de chapeau !

Magali Bourquin avait déjà mis la barre très haut avec « Choc'holà » à l'automne 2011 (lire Nuances n° 36 | décembre 2011) : elle fait ici au moins aussi bien... sinon mieux ! « Fibrillation » : le fil rouge sonore est un cœur qui bat, sa pulsation nous conduit d'une émotion à l'autre. Une galerie d'affects, d'états d'esprit, aussi contrastés et surprenants les uns que les autres, dessinés par le mouvement – les élèves pianistes ont bénéficié du coaching de Pascale Gaud et Danielle Serey –, par le décor – conçu avec beaucoup d'ingéniosité par Magali Bourquin –, par la lumière – réalisation impeccable de Laurent Castella et Igor Jungi –, par les bruitages – réalisés par les élèves eux-mêmes avec l'aide de Jérôme Baur et Roberto Schiliro... qui n'en oublie pas sa casquette de chef de l'intendance et orchestre avec maestria l'accueil des innombrables spectateurs –, et bien sûr par la musique « live ».



Cette musique a d'abord dû être choisie : ce rôle de « maître queue », Magali Bourquin l'a toujours pris très au sérieux dans ses spectacles et il constitue l'une des clés de leur succès. Il s'agit à la fois de coller au niveau et aux goûts de chacun des élèves, et d'épouser chaque émotion, dans un jeu très fin de suggestion et de contrastes. De Dutilleux à Copland, de Loewe à Poulenc, de Liszt à Weill, le tableau est un véritable feu d'artifice pour l'oreille, doublé d'un second plaisir : celui de goûter non seulement à de l'excellent piano (presque entièrement par cœur) mais également à de l'art vocal de très haut niveau, grâce au concours d'une poignée d'étudiants de la classe HEMU de Gary Magby. Futurs professionnels, ces derniers sont mis passablement à contribution – et jusqu'au professeur en personne, cornet de glace à la main ! – dans des prestations scéniques qui les obligent à passer sans transition (ou presque) d'un rôle et d'un affect à l'autre... comme à l'opéra ! Pour les jeunes pianistes, l'effet d'émulation est très fort et l'on ne répétera jamais assez combien cette cohabitation sous un seul et même toit des pôles professionnel et non professionnel est stimulant pour les uns comme pour les autres. [AS] ■



« Une galerie d'affects, d'états d'esprit, aussi contrastés et surprenants les uns que les autres. »



BRÈVES

01

Professeur de violon à l'HEMU depuis vingt-huit ans, **Pierre Amoyal** quittera son poste à la fin de l'année académique 2013-2014. Il ne sera pas pour autant à la retraite de l'enseignement puisqu'il vient d'être nommé professeur au Mozarteum de Salzbourg, établissement prestigieux fondé en 1841 (soit vingt ans avant le Conservatoire de Lausanne) où l'ont précédé des figures telles que Sándor Végh ou Nikolaus Harnoncourt. La rédaction de Nuances se joint à la direction de l'HEMU pour lui souhaiter le meilleur et le remercier de tout le travail accompli.

02

La violoniste **Mai Suzuki**, étudiante du même Pierre Amoyal, vient de remporter le 1^{er} Prix du Concours international de violon «Vaclav Hůmĭl» de Zagreb. Elle a également obtenu le Prix de l'Orchestre de la Radio-Télévision Croate pour la meilleure collaboration avec l'orchestre. Toutes nos félicitations !

03

Lausanne, Flon, mercredi 30 janvier 2013, 8h25. Les travaux vont bon train. D'un gigantesque trou naîtra bientôt la **nouvelle salle de concert** de l'HEMU, au cœur de la ville et d'un complexe académique dernier cri...



INTERVIEW
ANTONIN SCHERRER

EDGAR PHILIPPIN

D'un associé de l'Etude Carrard à l'autre... Après Nicolas Gillard, nouveau président de la Fondation du Conservatoire de Lausanne (lire Nuances n° 40 | décembre 2012), c'est au tour d'Edgar Philippin, président de l'Association des Amis du Conservatoire de Lausanne depuis octobre 2012, de se présenter aux lecteurs de Nuances. Le décor est le même : des bureaux spacieux à la place Saint-François. Le ton également : engagé, précis et chaleureux.

EDGAR PHILIPPIN, VOUS ÊTES ENTRÉ EN MUSIQUE AVEC LA FLÛTE À BEC...

Oui, l'instrument d'initiation par excellence : un instrument dont on sous-estime bien souvent le répertoire, passionnant à plus d'un titre, et la diversité des registres. Après plusieurs siècles d'oubli, la flûte revit aujourd'hui grâce à la vitalité non seulement du courant baroque mais également de la création contemporaine. J'ai eu la chance dès le début de pouvoir compter sur un professeur particulièrement dynamique, en la personne de Trudi Kuhn, au Conservatoire de Lausanne, qui m'a notamment initié aux joies de la musique d'ensemble. Sans aucun antécédent familial mais également sans pression, j'ai poussé l'étude de l'instrument jusqu'au certificat AVCEM, avec à la clé un diplôme de solfège dont je ne suis pas peu fier ! Ma pratique est ensuite entrée en conflit avec des études de droit de plus en plus chronophages, sans que la musique ne cesse jamais d'occuper une place centrale dans mon existence. Aujourd'hui, outre plus de 18 000 pistes sur mon iPod – où l'on trouve essentiellement du classique mais également quelques... « classiques » de la musique actuelle –, je me déplace volontiers (très) loin pour assister à un opéra : après avoir possédé plusieurs années durant l'abonnement dans les excellents théâtres de la région, je privilégie une approche centrée sur le répertoire.

QUEL REGARD PORTEZ-VOUS SUR L'ASSOCIATION DES AMIS DU CONSERVATOIRE DE LAUSANNE DONT VOUS VENEZ DE PRENDRE LA PRÉSIDENTE ?

Un regard de « débutant » immédiatement convaincu de l'efficacité de ses actions. Cette utilité directe – incarnée non seulement par les bourses que nous décernons mais également par l'acquisition d'instruments spécifiquement destinés à l'enseignement – m'a frappé dès la première assemblée générale. L'essentiel des fonds générés par l'association profite aux bénéficiaires : c'est ce qui plaît aux gens qui nous soutiennent. Des personnes liées de près ou de loin à l'institution – parents d'élèves, anciens étudiants... – dont l'action de mécénat ne peut être que désintéressée : il n'existe en effet d'autre satisfaction d'être des nôtres que celle de se rendre utile... pas d'intérêts « annexes » comme il peut en exister dans d'autres cercles ! Ces membres fidèles et dévoués, il s'agit d'en renouveler en permanence l'effectif, au risque de ne plus être à même de relever les défis croissants. ■



ZOOM

Défi prioritaire : le logement des étudiants

« Parmi les plus grands défis auxquels l'Association des Amis du Conservatoire de Lausanne a à faire face figure le problème – encore loin d'être résolu – du logement des étudiants. Le marché immobilier est plus tendu que jamais, le taux de vacance extrêmement faible et des étudiants – de surcroît étrangers – en position hautement défavorable dans les listes d'attente des gérances. Je vois deux grands axes d'action pour l'Association : le premier – qui est déjà le nôtre – consiste à réactiver régulièrement le réseau de nos membres pour permettre aux étudiants de bénéficier en priorité de la location de leurs biens immobiliers ; le second – qui n'a pas encore été expérimenté – serait de contracter nous-mêmes une ou plusieurs locations, avec comme avantage d'offrir à la gérance de meilleures garanties en termes de stabilité et de capacité de paiement. »

Edgar Philippin

www.carrard-associés.ch/team/avocats-associés/philippin

